

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 53 (1908)
Heft: 10

Artikel: Les manœuvres du 3me corps d'armée
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338783>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les manœuvres du 3^{me} corps d'armée

Les manœuvres du 3^e corps d'armée qui se sont déroulées entre Winterthour et Wil ont donné lieu à un certain nombre d'observations intéressantes. De même que nous l'avions fait, il y a deux ans, pour les manœuvres du 4^e corps dans le Toggenbourg, nous emprunterons à un écrivain militaire étranger d'une grande réputation une notable partie de ces observations. En 1906, ce fut le général Langlois, qui correspondait au *Temps* et à la *France militaire* ; cette année-ci, ce sera le général Bonnal, qui a correspondu au *Gaulois* ¹. Nous trouvons à procéder ainsi, de temps à autre, l'avantage de soumettre à nos lecteurs suisses des critiques d'une mentalité à maints égards différente de celle la plus répandue dans notre armée, d'où matière à d'inédites et plus suggestives réflexions.

* * *

Observation préalable : les troupes du 3^e corps d'armée se sont trouvées cette année-ci dans des conditions spéciales et particulièrement difficiles. Après un intervalle de deux années, et alors que soldats et cadres appartiennent encore dans leur totalité au régime d'instruction de 1874, elles ont été appelées à une période de manœuvres du nouveau système, période abrégée qui, en application de la loi de 1907, devait être affectée essentiellement à l'instruction des états-majors supérieurs. A cette difficulté s'en ajoutait une seconde : la première application du nouveau règlement d'exercice pour l'infanterie, exigeant une reprise de l'instruction individuelle et de celle des unités subalternes.

¹ Numéros des 10 et 14 septembre 1908.

Le commandement du 3^e corps d'armée a prévu, en conséquence, un programme général de transition, destiné à faire, dans la mesure du possible, la part de l'instruction de détail et celle des hauts états-majors. La première semaine a été consacrée à celle-là ; les exercices n'ont pas dépassé le cadre de la compagnie et du bataillon. Les manœuvres proprement dites ont rempli la seconde ; elles ont mis aux prises les deux divisions du corps, sans l'habituelle période préliminaire d'exercices des régiments et des brigades.

Cela étant, il convient de limiter le champ des remarques. On ne saurait, entre autres, exiger de l'infanterie du 3^e corps l'aisance des opérations qu'elle acquerra par une pratique plus prolongée des nouvelles dispositions réglementaires, ni de l'ensemble des armes en général la précision et la promptitude des mouvements qui seront obtenues dorénavant par l'instruction plus approfondie de la recrue et du cadre subalterne, alors qu'elles l'étaient jusqu'ici par les cours de répétition de trois semaines.

Dans l'appréciation des manœuvres du 3^e corps d'armée, il faut s'arrêter de préférence aux opérations d'ensemble, au maniement des grandes unités. Là réside leur enseignement principal. Ainsi d'ailleurs semble l'avoir voulu la direction des manœuvres dont le thème, fort intéressant, laissait aux commandants supérieurs une latitude dans le choix de leurs décisions plus grande encore que de coutume et ménageait à l'élément stratégique une plus large part.

* * *

La 6^e *division* (colonel-divisionnaire Wyss) représente le *parti bleu*. Lui sont attachés : le 8^e régiment de cavalerie avec la 4^e compagnie de mitrailleurs à cheval ; le 9^e régiment d'artillerie de campagne ; la compagnie de pontonniers I/3 ; $\frac{1}{2}$ compagnie de télégraphistes.

La 7^e *division* (colonel-divisionnaire Schiess) appartient au *parti rouge*. Elle est diminuée de l'état-major du groupe d'artillerie I/8 et des batteries de campagne 44 et 45, et augmentée de $\frac{1}{2}$ compagnie de télégraphistes.

Une *division de cavalerie* (colonel Wildbolz) appartient également au *parti rouge*. Elle est formée des 2^e et 3^e brigades de cavalerie, de $\frac{1}{2}$ compagnie de guides 12, du groupe de deux batteries enlevé à la 7^e division et de la compagnie de pontonniers II/3.

En résumé, les effectifs sont les suivants :

A la 6^e division : 11 350 hommes, 8 mitrailleuses, 47 canons (12 batteries) ;

A la 7^e division : 11 150 hommes, 16 canons (4 batteries) ;

A la division de cavalerie : 2070 hommes, 16 mitrailleuses, 8 canons (2 batteries).

Situation initiale.

Parti bleu.

Une armée du sud bleue bloque un détachement d'armée rouge dans un camp retranché près de Brugg.

La 6^e division est à l'aile droite de l'armée bleue. Le 6 septembre, son commandant, à Dielsdorf, reçoit l'ordre suivant :

Wohlen, le 6 septembre 1908, 9 h. m.

1. Des informations obtenues sur l'ennemi, il résulte avec certitude que des forces importantes destinées à le débloquent vont s'avancer de Mulhouse en Alsace. Un autre détachement, évalué de l'effectif d'une division, se rassemble sur le lac de Constance supérieur ; il a probablement la même destination.

2. J'oppose les 1^{er} et 2^e corps d'armée au premier détachement, dans le Jura.

Portez-vous avec votre division à la rencontre de celui qui est signalé sur le lac de Constance supérieur pour le refouler.

Parti rouge.

La 7^e division rouge s'est rassemblée les premiers jours de septembre sur le lac de Constance supérieur. Le 5 au soir, son commandant, à Reineck, reçoit l'ordre suivant :

Mulhouse, le 5 septembre 1908, 2 h. s.

1. Notre détachement du sud du Rhin est investi près de Brugg par de grosses forces ennemies.

2. Dès le 5 septembre, je marche de Mulhouse sur Bâle pour le dégager. Je me propose d'attaquer l'armée d'investissement le 8.

3. Marchez, dans le même but, par Wil-Winterthour, contre le front nord-est de l'ennemi.

Pour justifier, la veille de l'exercice, la concentration des deux divisions depuis leurs cantonnements du cours préparatoire, la

6^e fut supposée avoir entrepris sa marche sur Wil dès le 6 septembre. Le soir, sa cavalerie a atteint Ober-Winterthour ; ses pointes d'infanterie la ligne Brütten-Wülflingen.

Le même jour, tard dans la soirée et après une étape fatigante, les têtes de colonnes de la 7^e ont atteint la ligne Bischofszell-Oberbüren-Oberüzwil.

Division de cavalerie.

La division de cavalerie rouge est supposée être venue du nord par voie ferrée et avoir débarqué le 6 septembre à Engen et à Stockach.

Le même jour, son commandant reçoit de l'armée les directions suivantes :

Mulhouse, le 5 septembre 1908, 8 h. s.

1. Notre détachement d'armée du sud du Rhin est investi près de Brugg par de grosses forces ennemies.

J'ai commencé hier un mouvement sur Bâle pour le dégager.

Notre 7^e division marche dans la même intention du lac de Constance supérieur sur Winterthour. Elle atteindra vraisemblablement la Thur ce soir.

2. Il est probable que l'ennemi détachera partie de ses forces contre elle. Appuyez le mouvement de la division tout en opérant de façon indépendante.

En exécution de cet ordre, la division de cavalerie est supposée avoir poussé ses pointes le même jour jusqu'au Rhin, à Diessenhofen et Stein, et avoir échelonné le reste de ses forces en arrière le long des routes Engen-Diessenhofen et Stockach-Singen. En réalité, elle stationnera le 6 vers Diessenhofen et Stein pour, de là, entreprendre ses opérations le 7 en se basant sur l'hypothèse de l'échelonnement prescrit.

Pendant cette même journée, les troupes de la 6^e division ont stationné dans le rayon Wülflingen-Neftenbach-Bülach-Embrach-Brütten. Cavalerie et mitrailleurs à Ober-Winterthour.

La 7^e division a stationné sur la rive droite de la Thur dans le rayon Bischofszell-Jonschwil-Gossau-Waldkirch.

L'état de guerre débute le 6 à 6 h. du soir.

* * *

A première lecture, le thème des manœuvres paraît un peu compliqué. En réalité, il n'en est rien ; un coup d'œil sur la carte suffit à l'éclairer.

Les deux divisions placées en présence l'une de l'autre ne sont dans la dépendance de leurs armées que pour le but final à atteindre ; elles sont absolument indépendantes quand à leurs mouvements. Seule la 7^e a été liée pour la route à suivre : elle doit marcher par Wil-Winterthour. C'est une nécessité imposée par l'intention de la direction des manœuvres de faire agir la division de cavalerie à titre de force détachée et de la disposer d'emblée comme une menace sur le flanc gauche de la 6^e.

Cette dernière n'est limitée dans le choix de ses moyens par aucune restriction quelconque. Sa route ne pouvait lui être indiquée, car un des problèmes à résoudre par son chef est précisément de déterminer la direction d'approche de l'adversaire. Quand à la façon dont il estimerait devoir remplir sa mission, par une offensive immédiate, ou par une attente préalable suivie d'une offensive une fois la direction de la marche ennemie déterminée, ou même par l'occupation d'une position défensive, toutes ces alternatives sont sauvegardées... ou, du moins, à peu près, car l'ordre de se porter à la rencontre de l'adversaire et de le *refouler* (zurückschlagen) est bien un stimulant à la forme offensive.

Enfin, une inconnue était ménagée par la destination et le lieu de réunion demeurés secrets de la division de cavalerie. Et ils restèrent effectivement secrets jusqu'au moment des opérations. Ce fut alors seulement que le commandant de la cavalerie comme celui de la 7^e division apprirent qu'ils formaient le même parti et devaient combiner leurs opérations.

* * *

Ainsi, « une division bleue, écrit le général Bonnal, très forte en artillerie (48 canons et 8 mitrailleuses) et comptant 4 escadrons, marche à la rencontre d'une division rouge beaucoup plus faible, immédiatement, puisqu'elle n'a que 16 canons et un escadron, mais pour le compte de laquelle opérera une division de cavalerie rouge venant du nord et qui renferme 12 escadrons, 16 mitrailleuses et 8 canons.

« Lequel des deux partis l'emportera ? est-ce le riche en artillerie et pauvre en cavalerie, ou celui, de moitié moins fort comme nombre de canons, qui pourra disposer, à un moment donné, d'une très nombreuse cavalerie ? Le problème valait la peine d'être posé, et on le verra reproduit en France aux prochaines

manœuvres d'armées, où le parti rouge sera pourvu de deux divisions de cavalerie, alors qu'au parti bleu la cavalerie d'exploration sera remplacée — et combien mal! — par un bataillon de cyclistes.

» Le thème des manœuvres du 3^e corps d'armée suisse présente cet autre avantage qu'il sort de la routine, en mettant les chefs des deux partis dans la nécessité de solutionner sur-le-champ les problèmes qu'amèneront les agissements de la division de cavalerie indépendante.

» Ce thème aura l'heur de déplaire à certains militaires enclins à dénier toute valeur éducatrice à la stratégie. On ne peut que les plaindre, tout en leur accordant des circonstances atténuantes, attendu qu'on a fait, il y a quelque vingt ans, aussi bien en France qu'à l'étranger, un tel abus des situations stratégiques, qu'une réaction était inévitable.

» La stratégie — art d'un ordre élevé — n'est pas à la portée de tous, alors que la tactique convient au plus grand nombre¹.»

Journée du 7 septembre.

En exécution de leurs missions, les chefs des partis prirent, en résumé, les dispositions suivantes :

La 6^e division formula un ordre de marche daté du 6 à 4 h. 30 du soir. Elle n'avait à ce moment aucun renseignement sur l'ennemi autre que ceux contenus dans l'ordre d'armée.

Elle envoya le régiment de cavalerie explorer la ligne de la Murg, dans le secteur Oberuzwil-Wil-Affeltrangen.

Sous cette protection, elle marcha en deux colonnes de brigade mixte par les deux routes Winterthur-Elgg-Aadorf-Wil et Ober-Winterthour- Bertschikon-Hagenbuch-Wängi-Wil : savoir, à la colonne de droite la 12^e brigade avec les carabiniers, le 7^e régiment d'artillerie, une compagnie de sapeurs, les pontonniers et les télégraphistes ; à la colonne de gauche, la 11^e brigade, le 9^e régiment d'artillerie, une compagnie de sapeurs. Les guides furent répartis à raison d'un peloton à la colonne de droite, deux pelotons à celle de gauche.

Les unités d'infanterie passèrent, celle de droite, à 8 h. m. la

¹ Afin d'éviter des répétitions, disons une fois pour toutes que les passages guillemetés seront empruntés aux articles de M. le général Bonnal. (Réd.)

voie ferrée Bülach-Winterthour, près de Töss, celle de gauche à 7 h. 30 m. le point 434 de la route Wülflingen-Winterthour.

La 7^e division formula un ordre de marche à 7 h. 30 s. Le commandant de la division de cavalerie lui avait dépêché une patrouille de communication à 6 h. du soir, l'informant de son concours, mais cette patrouille n'était pas encore arrivée. La 7^e division se mit en mouvement sur une seule colonne par la route de Wil-Munchweiler-Aadorf, sa pointe d'infanterie devant passer le pont de Schwarzenbach à 9 h. m.

La division de cavalerie se rassembla à 6 h. vers Basadingen et se mit en route à 6 h. 30 direction Nesslingen où elle franchit la Thur. De là, en deux colonnes d'une brigade et une batterie chacune, elle dirigea sa marche d'une part sur le flanc gauche de la 6^e division, de l'autre devant la colonne de gauche de celle-ci ; les deux brigades se trouvèrent bientôt séparées par le ravin de la Murg, l'une, la 2^e vers Hagenbuch, l'autre, la 3^e, vers Matzingen. C'est de ces deux points qu'elles prononcèrent deux attaques séparées vers la fin de la matinée. L'attaque de la 2^e brigade, conduite avec hésitation, laissa à l'infanterie bleue le temps de se déployer. Celle de la 3^e brigade, contre la hauteur très dominante de Burg se heurta à de faibles forces mais trop bien postées pour être délogées par une troupe de cavalerie.

Cependant la 6^e division suspendit sa marche et n'estima pas devoir la reprendre. La 7^e division était apparue à ce moment sur la rive droite de la Lutzel-Murg et le colonel Wyss estima l'heure trop avancée et la fatigue suffisante pour ne pas passer le jour même à l'attaque. Il s'établit sur la rive gauche de la Lutzel-Murg, tandis que le colonel Schiess suspendait également son mouvement s'installait vers Wängi (14^e brigade) et sur les hauteurs de Tuttwil (13^e brigade).

* * *

Le général Bonnal formule au sujet de cette journée les appréciations suivantes :

Au sujet de la 6^e division :

Sachant, d'après le thème, que le parti rouge avait des forces du côté de Brugg et un détachement (7^e division) près de l'extrémité sud-est du lac de Constance, le chef du parti bleu avait à se préoccuper de la région intermédiaire, autrement dit, du cours de la Thur.

Or, il n'a fait envoyer aucune reconnaissance de ce côté, en sorte que la présence de la division de cavalerie rouge à Stein lui est restée absolument inconnue jusqu'au moment, le 7 vers dix heures du matin, où la 6^e division a vu sa colonne de gauche attaquée, en cours de marche, par une brigade de dragons rouges, comme on le racontera plus loin.

L'exploration de la cavalerie en Suisse devrait revêtir un caractère en rapport avec la nature du pays. Ici, point de secteurs, mais des objectifs situés sur les routes et envoi de reconnaissances en tous sens sur les directions conduisant aux localités importantes et aux ponts qui permettent de franchir les rivières non guéables.

Si on eût ainsi fait à la 6^e division bleue, on aurait su, dans la nuit du 6 au 7 septembre, et au plus tard le 7 au matin, qu'une masse de cavalerie rouge se tenait entre le Rhin et la Thur.

Les mesures de protection correspondant à cette reconnaissance se fussent imposées, comme l'envoi d'une forte flanc-garde (deux ou trois bataillons, un escadron et trois batteries), de bonne heure, à Frauenfeld.

Au sujet de la division de cavalerie en deux détachements :

En agissant ainsi le chef de la division de cavalerie rouge séparait ses forces avec l'espoir que l'une au moins de ses brigades rencontrerait l'ennemi en flanc et par surprise.

En cela, il s'est trompé, à notre avis, parce que l'on ne saurait être trop fort au point d'attaque, quand bien même ce point aurait été mal choisi.

En fait, la brigade de cavalerie d'aile droite était arrêtée, vers 11 heures, derrière la hauteur nord du hameau de Stegen, lorsque son escadron d'avant-garde parvint à quelques centaines de mètres de la colonne de gauche de la 6^e division bleue, alors que le deuxième groupe d'artillerie de cette colonne défilait devant le dit escadron.

Si, à ce moment, la cavalerie rouge eût chargé, elle se fut emparée, sans coup férir, de trois batteries bleues ; mais cette cavalerie opérant par bonds, suivis de longs arrêts, à l'instar de l'infanterie, ne pouvait obtenir un tel résultat.

La conséquence de ces lenteurs fut que son attaque devint une surprise, non pour les bleus, mais pour elle-même, en ce sens que l'infanterie de la colonne de gauche bleue eut le temps de déployer sur son flanc extérieur des fractions importantes, qui fusillèrent la cavalerie rouge galopant à l'attaque, mais trop tard.

Pendant ce temps, la brigade de cavalerie rouge, lancée d'Ellikon, par Frauenfeld, sur Matzingen, ne trouva rien devant elle, repassa la Murg et vint sur Hagenbuch, au bruit du canon de l'autre brigade, car il faut dire que la batterie et la compagnie de mitrailleuses de cette brigade entrèrent en action un peu après onze heures, pour recueillir les cavaliers repoussés par le feu de l'infanterie bleue.

Les canons et les mitrailleuses de la brigade de cavalerie rouge, d'aile droite, provoquèrent par leurs feux l'entrée en action, face au nord, des 6 batteries composant l'artillerie de la colonne bleue de gauche, et le déploiement, du même côté, de 8 à 10 bataillons sur 13.

C'eût été un avantage sérieux pour le parti rouge, si la 7^e division était intervenue, entre midi et une heure, par une attaque directe, dans le flanc droit de la colonne de gauche des bleus ; mais, à ce moment, la 7^e division se trouvait trop loin pour pouvoir s'engager à fond.

La manœuvre a pris fin vers une heure, sans que la 7^e division ait, pour ainsi dire, tiré un coup de fusil.

* * *

Il peut être utile d'insister et de rechercher d'où proviennent les deux principales fautes commises pendant cette première journée.

On a souvent reproché aux Allemands de 1870 et plus souvent encore aux Français de n'avoir pas tiré le parti qu'ils auraient pu de leur cavalerie pour le service d'exploration. La cavalerie française elle-même n'avait pas de son service une notion plus exacte que le commandement des hautes unités. On sait, par exemple, qu'un des reproches essentiels adressé aux généraux supérieurs de l'armée de Châlons, Mac-Mahon, Douay, Ducrot, est de n'avoir pas eu l'idée d'envoyer une simple patrouille de cavalerie s'assurer des mouvements des troupes ennemies qui, de divers côtés, leur étaient signalés en aval de Sedan. Le cas, pour être typique, n'est pas isolé.

Ces chefs ont été fautifs assurément, mais pourquoi l'ont-ils été ? Leur ignorance était-elle une circonstance exceptionnelle dans l'armée française, due à une exceptionnelle paresse d'esprit ? Nullement. N'importe quel autre de leurs camarades eussent agi de même ; l'exception eût été ceux qui auraient bien agi. La faute initiale remonte au système d'éducation militaire en usage pendant un demi-siècle en France, si bien que tout le monde avait désappris la guerre.

Ne pourrait-on pas raisonner d'une manière analogue dans le cas qui nous occupe ? Si, maintenant que nous connaissons les détails de la journée du 7 septembre, nous regardons la carte, nous considérons la situation comme claire. Même en faisant abstraction d'un détachement venant du nord, nous nous disons que les rassemblements rouges signalés sur le lac de Constance supérieur, vers Rheineck, avaient le choix entre deux directions de marche principales pour se porter sur Brugg. Ils pouvaient avancer par Saint-Gall-Gersau-Wil-Winterthour ; mais aussi sur la rive droite de la Sitter et de la Thur, par Sulgen-Weinfeld et de là sur Frauenfeld-Winterthour. Bleu disposant d'une cavalerie suffisante, s'en servira dans ces deux directions-là, et lui

demandera de l'informer si c'est par Wil ou par Frauenfeld, ou par Wil et Frauenfeld qu'il doit prévoir l'irruption de l'ennemi ; car chacune de ces trois alternatives lui dictera, le cas échéant, une résolution différente.

Mais, depuis des années et des années le fond des manœuvres n'a pas varié. Le schéma que stigmatisent nos règlements tactiques s'est réfugié dans leur programme. A de rares exceptions près, les deux divisions ont toujours été mises face à face, aux deux extrémités d'une route de marche constituant la ligne droite, et lâchées l'une sur l'autre. L'habitude est prise ; elle a pénétré les esprits ; nous formulerons sans autre nos ordres de mouvement, même en l'absence de renseignements, escomptant le combat de rencontre du premier jour selon le programme d'usage. Tout ce que nous demandons à la cavalerie, c'est de déterminer sur notre front le point où sont les têtes des colonnes ennemies. Un simple calcul de marche nous indiquera alors les lieu et heure approximatifs du contact. La protection des flancs n'entre guère en ligne de compte ; aucune attaque sérieuse ne les menace jamais.

Ainsi, un des éléments importants de la manœuvre est exclu : la surprise. Il s'y ajoute la circonstance que presque toujours les partis ont connaissance du stationnement de l'adversaire pendant les jours qui ont précédé l'exercice. Le chef, négligeant dès lors toute autre direction, lancera naturellement ses patrouilles d'exploration dans celle d'où il attend l'ennemi. En temps de guerre, une telle habitude deviendrait vite fatale ; la direction dangereuse est moins celle d'où l'on attend l'ennemi que celle d'où on ne l'attend pas. C'est lui, en définitive, qui choisit sa route de marche, non pas nous.

Tenir prêt, en un point gardé secret et plus ou moins excentrique mais justifié par une situation stratégique, un détachement dont la destination reste également ignorée de lui-même et des autres jusqu'au dernier moment est un moyen excellent pour introduire l'élément de la surprise dans les manœuvres de paix, maintenir les esprits en éveil, les obliger au raisonnement, étendre le champ des conjectures et, du même coup, celui de l'exploration et des reconnaissances. A ce point de vue, la faute relevée à la charge de la 6^e division est un premier et précieux enseignement, profitable à toute l'armée.

Une faute en entraîne une autre. Dans la quiétude générale au sujet d'une menace venant de Frauenfeld, la colonne de gauche de la 6^e division ne s'est rendu compte qu'assez tard de l'ennemi auquel elle avait à faire. De là, l'arrêt de toute la 12^e brigade, le déploiement de tout le régiment d'artillerie et, successivement, l'envoi au feu de nombreuses unités d'infanterie contre le faible effectif d'une brigade de dragons soutenue par 4 canons et 8 mitrailleuses. Qu'est devenu le principe de l'économie des forces ?

Il faut voir dans ces faits autre chose encore. Nos officiers d'infanterie ne possèdent pas une notion suffisante des moyens de la cavalerie ; ils ne se rendent pas un compte exact de la part de danger qui résulte pour leur troupe de l'emploi de ces moyens.

Le premier danger, le plus grave est la charge déclanchée par surprise. C'est un moment de crise, mais si la charge est repoussée, une crise très passagère. Une cavalerie dont la charge a été victorieusement arrêtée par le feu des fantassins, n'est plus un péril pour un long temps.

A pied, la cavalerie ne saurait résister longtemps à de l'infanterie. Celle-ci possède la supériorité de l'armement et celle d'une plus grande liberté des mouvements. La ligne de feu des cavaliers est bridée dans son action par le souci des chevaux demeurés en arrière. La moindre menace sur ses flancs la sollicite à la retraite. Une seule compagnie d'infanterie aura promptement raison, le plus souvent, des cavaliers de deux ou trois escadrons, et l'effectif d'un bataillon sera suffisant, dans la majeure partie des cas, contre une brigade de cavalerie.

Quant aux mitrailleuses, ce n'est pas par le moyen d'un important déploiement de fantassins qu'on les contrebattrait le mieux. Quelques patrouilles se faufilant dans le terrain tailleront de meilleure besogne.

* * *

Si nos fantassins s'en laissent encore trop facilement imposer par la cavalerie à pied, nos cavaliers se montrent trop impressionnés par le voisinage des grosses masses d'infanterie. Cependant la division de la Glatt, en 1906, avait donné résolument

contre la 12^e brigade d'infanterie¹. Peut-être faut-il chercher la différence d'attitude entre la cavalerie de cette année-là et celle de 1908 dans les circonstances que sur la Glatt les exercices avaient été expressément organisés en vue de la rencontre des deux détachements de cavalerie et d'infanterie. Sachant qu'il fallait coûte que coûte en découdre avec un adversaire qui lui était spécialement opposé, la division de cavalerie a été encouragée à prendre le taureau par les cornes.

Cette année-ci, les conditions étaient différentes. La division de cavalerie restait maîtresse de son intervention; en outre, elle n'agissait plus pour son seul compte, mais pour le compte d'autrui avec qui elle devait lier ses opérations.

Ces conditions étaient toutes nouvelles dans l'organisation de nos grandes manœuvres. Faut-il s'étonner si quelque hésitation en est résultée? Si nos cavaliers désireux de chercher le mieux ont laissé échapper certaines occasions de se contenter du bien? Les manœuvres de cette espèce exigent, comme toutes les autres, la sanction de l'expérience. L'enseignement qu'il faut retirer de celles de cette année-ci est que nous devons continuer à mettre nos grandes unités de cavalerie en présence des grandes unités d'autres armes, en variant le plus possible les missions qu'elles doivent remplir et les situations dans lesquelles elles doivent agir. Dans tous les cas, il serait prématuré de conclure des résultats de ce premier essai à l'impossibilité de l'emploi de grosses formations de cavalerie dans notre terrain du plateau suisse. Nos voisins possèdent de nombreuses formations semblables; avant de nier l'adaptation de leur tactique à nos conditions de terrains il convient d'acquérir une certitude basée sur des faits plus probants que ceux fournis par un unique essai.

Journée du 8 septembre.

Les deux adversaires ont passé la nuit face à face sur les deux rives de la Lutzel-Murg. L'un et l'autre se proposent de passer à l'attaque dès le matin, mais dans des conditions un peu différentes.

La 6^e division jette tout son monde en avant. A droite, 7 bataillons — 12^e brigade d'infanterie et 7^e carabiniers — ap-

¹ *Revue militaire suisse*, 1907, p. 157. *Les manœuvres de cavalerie contre infanterie en 1906*, par le major de cavalerie Ch. Sarasin.

puyés par le régiment d'artillerie 7, s'empareront des hauteurs de Tuttwil. A leur gauche, le 21^e régiment participera à cette attaque, direction Breitenloh. Le 22^e, moins un bataillon soutien du régiment d'artillerie 9, marchera en échelon refusé débordant à gauche, par Wittenwil sur Wängi. Le régiment d'artillerie 9 prendra position près de Hagenbuch.

La 7^e division conserve une aile défensive; c'est l'aile gauche, formée de 5 1/2 bataillons et 2 batteries sur les hauteurs de Tuttwil. A l'aile droite, 4 1/2 bataillons avanceront de la ligne Matzingen-Wängi dans la direction du Schneitberg. Ils seront suivis du 26^e régiment, réserve de division. 2 batteries prendront position près de Grent.

Les premiers mouvements commencèrent dans le brouillard. Les dix bataillons de droite de la 6^e division enlevèrent les hauteurs de Tuttwil et contraignirent les 5 1/2 bataillons de la 7^e à les évacuer. Ceux-ci se replièrent sur Oberhofen où ils reprirent position.

Pendant ce temps, la colonne de gauche de l'aile attaquante de la 7^e division marchant de Wängi sur le Schneitberg se heurta aux deux bataillons du régiment 22 qui avançaient par Wittenwil. Renforcée par le régiment 26, réserve de division, elle contraignit ces bataillons à la retraite.

La colonne de droite de cette aile attaquante, régiment 27, après un mouvement tournant prononcé donna, à Hagenbuch, à l'extrême gauche des bleus, sur leur soutien d'artillerie, bataillon 65. Infléchissant son mouvement à gauche, elle refoula ce bataillon sur Aadorf et parvint sur les derrières de la division Wyss. Bientôt, la division de cavalerie joignant ses mouvements à ceux de l'infanterie vint assurer la prise des batteries du 9^e régiment d'artillerie après avoir rejeté le régiment de cavalerie 8.

La manœuvre fut alors interrompue et ne fut reprise après la critique que pour laisser à la 6^e division le temps d'esquisser sa retraite et à la 7^e sa poursuite,

* * *

Les opérations étant ainsi résumées, cédon's la parole au général Bonnal.

Aujourd'hui, 8 septembre, à quatre heures et demie du matin, la 6^e division bleue a engagé le combat au milieu de l'obscurité à laquelle a succédé un épais brouillard, lequel ne s'est dissipé que vers huit heures.

L'action, à pareille heure, aurait dû revêtir la forme des attaques nocturnes, par masses articulées, mais les troupes bleues se portèrent contre l'ennemi, en déployant de nombreux tirailleurs ; et ceux-ci ne purent, tout d'abord, qu'errer à l'aventure.

Le général Wyss, chef de la 6^e division, avait formé le projet de former sa ligne de bataille avec ses nombreuses batteries, soutenues par trois bataillons, puis d'attaquer, sans retard, l'aile gauche des rouges avec ses dix autres bataillons.

Par un curieux hasard, le général Schiess, chef de la 7^e division, avait conçu la même manœuvre, en affectant cinq bataillons et l'artillerie à la défense du front, et huit bataillons à l'attaque de l'aile gauche ennemie.

Il y a donc eu, on le voit, de la part de chacun des chefs opposés, un plan bâti en l'air avant d'avoir pu discerner le point faible de l'adversaire.

Qu'en stratégie, on soit amené à choisir les directions d'attaque avant tout engagement, c'est une nécessité fâcheuse pour les médiocres, et sans inconvénient lorsque le grand chef est un artiste.

Mais, en tactique, surtout quand il s'agit de petites unités telles que brigades et divisions, l'aphorisme de Napoléon : « *On s'engage partout et puis l'on voit* », est toujours vrai.

A la manœuvre de ce jour, la faible proportion de forces affectées à la défense du front, chez les rouges et les bleus, dénote l'idée préconçue, de part et d'autre, d'obtenir le succès par une attaque relativement très forte, laquelle sera menée, dès le début de l'action, contre l'aile gauche ennemie, dont on présume l'emplacement par la ligne d'avant-postes.

L'engagement sur tout le front, qui débute par le combat d'avant-garde, est autrement fécond en résultats, car il permet de fixer l'ennemi, de discerner ses dispositions et de préparer en toute connaissance de cause l'attaque à faire.

Pendant la durée du combat de front, toutes les forces sont disponibles pour résister aux attaques de l'ennemi, quelles qu'elles soient ; puis quand on a vu clair, la réserve se met en mouvement et, soit directement, soit, mieux encore, à la suite d'un mouvement latéral, elle prononce l'attaque de front, ou bien l'attaque d'aile, et, si l'ennemi est prêt le premier, l'attaque projetée prend la forme d'une contre-attaque.

« On ne manœuvre qu'autour d'un point fixe », aimait à répéter le général Maillard, un des fondateurs de la doctrine tactique aujourd'hui en honneur dans l'armée française.

Rien n'est plus vrai, et la manœuvre d'aujourd'hui en est une preuve nouvelle. On voit que, faute d'avoir fixé l'ennemi de front au moyen de forces suffisantes, les deux adversaires ont tourné en cercle autour d'un point situé à peu près au milieu du terrain qui séparait leurs positions respectives avant le combat.

Ils ont été, l'un et l'autre, à la fois, tournants et tournés, victorieux et vaincus, et les deux ailes de chacun d'eux étaient si indépendantes et séparées entre elles par un tel espace qu'à neuf heures du matin, la droite ignorait ce qu'était devenue la gauche, et inversement.

On conviendra qu'une tactique basée sur des errements aussi étranges ait besoin d'être améliorée. Elle dérive des procédés allemands de l'heure actuelle, procédés basés sur le mépris de l'adversaire et une confiance en soi sans limites, procédés enfin qui marquent un retour vers la tactique fédéricienne.

De la manœuvre d'aujourd'hui, nous voulons seulement retenir, au point de vue de l'exécution, quelques incidents assez caractéristiques.

Nous venons de passer Arwangen, arrivant d'Hagenbuch et autres lieux tels que Matzingen, quand notre attention est attirée par des patrouilles de dragons rouges, qui descendent des hauteurs sud d'Hagenbuch et se prolongent ensuite dans le couloir qui va en s'élargissant vers le sud.

Au même instant, la canonnade et la fusillade sont assez vives sur le terrain de la rive gauche de la petite Murg, à hauteur d'Hagenstall.

Bientôt les escadrons, qui suivent les traces des patrouilles, descendent dans le couloir au nord d'Elgg, se forment sur deux lignes de régiment (à trois escadrons) et s'avancent au trot pour se rapprocher de la ligne d'infanterie rouge (7^e division), en action, au sud d'Elgg, contre une ligne d'infanterie bleue (6^e division).

Tout à coup, deux compagnies de réserve rouges, établies au nord et près d'Elgg, se retournent, se déploient en tirailleurs, face à l'est, et commencent à fusiller de dos une *batterie bleue égarée*, qui vient de prendre position sur la croupe à l'ouest de la petite Murg, pour tirer sur Wittenwil.

Les cavaliers croient que l'infanterie aperçue à 400 mètres tire sur eux. Aussitôt, leurs officiers disposent un escadron pour le combat à pied et emmènent les autres escadrons en arrière et au galop. Sur ces entrefaites, les deux compagnies d'infanterie rouge se lancent à l'attaque de la batterie, laquelle a fait faire demi-tour à ses pièces par un mouvement à bras et tire rageusement; elles s'en emparent.

Ce que voyant, les escadrons reviennent en avant au galop, et celui qui tient la gauche de la première ligne charge la batterie bleue déjà au pouvoir des fantassins.

Les deux capitaines d'infanterie rassemblèrent alors, près de la batterie, leur compagnie en masse de sections par le flanc accolées à trois pas et lui firent exécuter à plusieurs reprises, avec la plus grande précision et une énergie sans pareille, les mouvements de mettre l'arme sur l'épaule et de reposer l'arme. Voilà qui est bien !

Plus loin, à propos des charges de cavalerie qui terminèrent la manœuvre du 8 septembre, le général écrit :

Le terrain était entièrement favorable à la cavalerie : aussi, jamais, peut-être, les dragons suisses n'ont-ils été à pareille fête, ni réunis en aussi grand nombre pour manœuvrer.

L'entrain des hommes, la rapidité des attaques en formations un peu quelconques, témoignent en faveur du bon esprit de la troupe, et montrent qu'en dépit de la courte durée de leur instruction, les dragons suisses peuvent être considérés comme de vrais cavaliers militaires.

Journée du 9 septembre.

La retraite de la 6^e division avait été justifiée par un avis du commandant de l'armée bleue l'invitant à se rapprocher de celle-ci.

Ce même avis lui laissait espérer des renforts qui seraient à sa disposition le 9 au soir à Pfungen, à l'ouest de Winterthour.

Le colonel-divisionnaire se résolut à aller occuper le Lindberg, près de Winterthour, et à y attendre l'entrée en ligne des renforts annoncés.

A 3 h. 30 du matin, il commença sa retraite sous la protection de ses avant-postes laissés sur la Lutzel-Murg. Toute la journée fut consacrée à mettre le Lindberg en état de défense. La position fut occupée par la 12^e brigade. Le 21^e régiment s'installa près de Ober-Oehringen; le 22^e, réserve de division, vers Riedhof; le bataillon de carabiniers 6 sur la hauteur de Mörsburg.

L'artillerie occupa deux positions; l'une au nord de Baumli, l'autre au-dessus de Zinzikon.

La 7^e division n'entreprit la poursuite qu'assez tard. Elle se forma sur deux colonnes, à droite 14^e brigade, 26^e régiment et quatre batteries, par Hagenbuch-Bertschikon; à gauche, 25^e régiment, 6^e carabiniers et deux batteries par Elgg-Schottikon.

A midi, les têtes de colonnes atteignirent la ligne Bertschikon-Ellsau. La division de cavalerie se massa plus au nord. Le mouvement fut interrompu et le divisionnaire fit procéder à la reconnaissance de la position ennemie. A la suite de cette reconnaissance il ajourna l'attaque au lendemain matin.

Journée du 10 septembre.

Considérant les tâches tactiques des deux adversaires, le colonel-commandant de corps Wille ordonna une répartition plus équitable des forces. La 7^e division reçut le 9^e régiment d'artillerie; la 6^e, la 2^e brigade de cavalerie.

Pendant la nuit, l'artillerie rouge était allée occuper ses positions, savoir: le groupe I/8 moins une batterie sur la hauteur de Mörsburg, que les carabiniers bleus avaient évacuée; le groupe II/8 au nord de la route Bertschikon-Wiesendangen, à Mühle; le régiment 9 au sud de cette route; les deux batteries détachées du régiment 8, près de Ellsau. Toute cette artillerie, sous les ordres du commandant du régiment 8 devait bombarder les positions pour préparer l'attaque par l'infanterie. Une fois celle-ci commencée, le groupe de Mörsburg et celui d'Ellsau devaient

passer sous les ordres des commandants des brigades d'infanterie.

Celles-ci devaient attaquer :

La 14^e, moins le bataillon 83, depuis Mörsburg, le secteur Forrenberg-Binz, 1 bataillon devant être tenu en échelon refusé derrière l'aile droite.

La 13^e, depuis Wiesendangen et Rümikon, le secteur Zinzikon-Bäumli.

Le bataillon 83 à Hunteregg, les carabiniers à Wiesendangen, formaient la réserve de division.

A signaler l'ordre donné à la 14^e brigade d'échelonner un de ses bataillons derrière l'aile droite. Nous ignorons les motifs qui ont engagé le divisionnaire à rompre dans ce cas avec le principe du choix des moyens abandonné au sous-ordre.

La cavalerie devait agir sur le flanc gauche et les derrières de la position.

Le combat d'artillerie commença à 5 h. 30 m., l'attaque de l'infanterie à 8 h. Cette dernière fut très rondement menée à travers un terrain découvert de deux à trois kilomètres qui, malgré la supériorité de l'artillerie, n'aurait pas été franchi avec autant de désinvolture en cas sérieux. En 50 minutes, la droite de la position était enlevée.

La réserve bleue, tenue à l'aile gauche, s'était mise en marche pour contre attaquer avec le soutien de sa cavalerie. Elle n'arriva pas à temps. Son mouvement fut interrompu par le signal de la cessation de la manœuvre qu'un trompette sonna par malentendu.

* * *

Cette manœuvre procure au général Bonnal l'occasion de revenir sur l'observation qu'il a présentée à propos de celle du 8.

« On remarquera, écrit-il, que, dès le 9 au soir, les dispositions de défense, au parti bleu, et les préparatifs d'attaque, au parti rouge, ont été décidés, *ne varietur*, ou même commencés, sans se préoccuper, d'un côté comme de l'autre, d'assurer la reconnaissance de l'ennemi, le lendemain matin, à l'aide d'un combat d'avant-garde.

» Le parti bleu s'organise comme s'il devait être attaqué infailliblement sur sa gauche, et le parti rouge n'admet pas que son adversaire puisse agir autrement qu'il n'a fait.

» Quoi qu'il en soit, l'action commence le 10 septembre, vers sept heures du matin, par un combat d'artillerie, tout à l'avantage de la 7^e division rouge qui dispose de quarante canons alors que la 6^e division bleue n'en a que vingt-quatre.

» A huit heures, la brigade de droite des rouges sort des bois et s'avance en plusieurs lignes de tirailleurs successives, avec Reudlingen comme point de direction central, ouvre le feu à 600 mètres et ne tarde pas à border le chemin de fer.

» Un peu plus tard, la brigade de gauche du même parti, fractionnée par régiment, s'engage à son tour sur une étendue de terrain très grande.

» Les divers éléments des trois attaques rouges avancent par bonds successifs entrecoupés de feux, mais ces éléments se meuvent en plaine rase sous le feu rasant des nombreuses tranchées de la défense.

» On peut en inférer que ces attaques n'auraient pas réussi sur un vrai terrain de combat et que, pour surmonter la résistance des bleus, le parti rouge aurait eu à manœuvrer par sa droite dans un rayon assez étendu, de façon à ne pas attaquer la position de front, comme il l'a fait, en parcourant un long glacis des plus dangereux. »

* * *

Avant de mettre le point final à cet exposé, reproduisons encore les lignes dans lesquelles l'éminent écrivain français résume le jugement qu'il déclare porter, en professionnel, sur les qualités et les défauts des troupes observées.

Par une anomalie vraiment inexplicable, le commandant d'une division, et même d'un corps d'armée, porte, en Suisse, le titre de colonel. Il faut souhaiter que ces grands chefs soient qualifiés généraux¹. On est tout surpris de voir de nombreux majors ou capitaines miliciens, et, comme tels, non-militai-

¹ M. le général Bonnal nous permettra de n'être pas de son avis sur ce point. Le fonds nous importe plus que la forme. Si nos commandants supérieurs peuvent acquérir la science et l'art d'un général, il nous importera assez peu qu'ils aient le simple titre de colonel. Nous les suivrons avec confiance.

Ce titre cadre d'ailleurs mieux avec la modestie de nos moyens et répond mieux aussi à nos tendances et à notre esprit foncièrement démocratiques. On sait que l'avant-projet de loi militaire avait rangé les commandants de corps et les divisionnaires sous la rubrique d'officiers-généraux, les colonels, lieutenants-colonels et majors constituant la catégorie des officiers supérieurs. Les Chambres ont bien compris que cette distinction répugnait à l'instinct de la majorité du peuple et l'ont sagement écartée.

Encore une fois, le savoir est l'essentiel. La tête importe plus que le képi. (Réd.)

res de profession, commander leur troupe avec autant d'énergie que d'autorité. D'autre part, leurs connaissances sur la tactique et l'histoire des guerres dépassent le niveau moyen de nos officiers professionnels.

C'est qu'en Suisse tout citoyen, outre qu'il est soldat dans l'âme, se double d'un patriote ardent à s'instruire dans les choses de la guerre.

Des idéologues parlent de transformer immédiatement notre armée en milice. Qu'ils donnent aux Français l'esprit militaire des Suisses et nous verrons peu d'inconvénients à la transformation.

La tenue des officiers suisses de tous grades, en marche comme en manœuvres, est d'une correction absolue. Ceux d'entre eux qui sont montés possèdent ou louent des chevaux fort honorables qu'ils manient d'une façon très suffisante.

Les bataillons d'infanterie suisse qu'il nous a été donné d'examiner sur route et en manœuvres, se composaient d'hommes robustes, un peu lourds, taciturnes, disciplinés, attentifs aux ordres et remplissant tout service commandé avec un zèle et une ponctualité parfaits, même en dehors de la surveillance du chef.

Le havre-sac du fantassin suisse porte sur la partie postérieure du bassin et sur les épaules ; il est étroit, haut et profond.

Grâce au schako bas, à double visière et rigide, le soldat suisse des différentes armes présente un aspect martial.

L'instruction militaire, que les officiers suisses ont acquise dans les écoles diverses par lesquelles ils passent, offre un caractère plus théorique que pratique et c'est en cela que réside leur infériorité vis-à-vis d'officiers de carrière pourvus, à la longue, de réflexes très développés.

L'imperfection de l'officier suisse se manifeste donc quand il s'agit pour lui de prendre une décision rapide. On le voit alors réfléchir, hésiter sur le parti le plus convenable et commander tardivement. Ce défaut apparaît surtout chez les officiers de cavalerie.

Faute d'expérience et d'habitude de la part des chefs, les liaisons entre troupes du même parti sont généralement assurées médiocrement ou pas du tout. La nature coupée et couverte du pays rend, à la vérité, la liaison des armes plus difficile qu'en d'autres régions moins tourmentées. Il n'y a en Suisse qu'une seule espèce de cavalerie correspondant à nos dragons, par la taille des hommes et l'espèce des chevaux. Ceux-ci, provenant de l'Irlande et de la Prusse orientale, sont dressés dans des établissements hippiques spéciaux et vendus à moitié prix aux cavaliers qui rentrent chez eux après quelques semaines d'instruction hippique et militaire.

Que les cavaliers d'un escadron aient reçu un ordre de mobilisation pour tel jour, à telle heure, sur telle place d'une ville désignée, ils arrivent, à cheval, équipés et armés, au point et au moment voulus, en sorte qu'une demi-heure après, on peut les employer à un service quelconque. De même, le fantassin, ses périodes d'instruction achevées, emporte chez lui tout ce qui constitue l'habillement, l'équipement et l'armement du soldat en campagne.

N'en déplaise aux nombreux Français férus de milices, on hésitera longtemps à confier aux ouvriers d'usines de nos grandes villes les armes de guerre dont ils auraient besoin en cas de mobilisation.

Les chevaux de la cavalerie suisse sont près de terre, râblés, avec du sang, mais pas trop, sages et habitués à passer les obstacles habituels du pays, qui consistent en fossés assez larges et profonds.

On ne peut s'attendre à une équitation très fine de la part des cavaliers suisses, mais ils sont solides, aiment leurs chevaux et montant la jambe près, obtiennent, à toutes les allures, un certain liant.

Les chevaux d'artillerie, tous provenant de la réquisition, ne présentent pas, tant s'en faut, les mêmes qualités. Ils sont très communs et, pour la plupart, incapables de galoper.

En résumé, si l'on juge l'armée suisse par le 3^e corps, que le général Wille commande avec tant d'autorité, cette armée apparaît comme très redoutable, grâce aux qualités de race du soldat, à la passion guerrière qui anime les classes dirigeantes, enfin aux institutions du pays et, notamment, à ses écoles militaires.

Puisse l'application de notre nouvelle organisation militaire nous corriger des défauts signalés par le général Bonnal comme ils l'avaient été par le général Langlois et nous faire mériter les éloges que ces écrivains nous décernent.

F.
